

L'état des études françaises aux États-Unis revisité : du déclin au défi

Joseph Garreau

Number 15, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1005209ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1005209ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garreau, J. (2003). L'état des études françaises aux États-Unis revisité : du déclin au défi. *Francophonies d'Amérique*, (15), 185–191.
<https://doi.org/10.7202/1005209ar>

L'ÉTAT DES ÉTUDES FRANÇAISES AUX ÉTATS-UNIS REVISITÉ : DU DÉCLIN AU DÉFI¹

Joseph Garreau
Université de Massachusetts à Lowell

De l'exception culturelle ...

Jusqu'à une date récente, le français aux États-Unis était moins considéré comme une langue étrangère que comme une langue de culture. À titre d'illustration, voici ce que l'on trouve dans l'annuaire 2002 de la Fédération internationale des professeurs de français pour les États-Unis : « Deuxième langue de communication internationale après l'anglais, le français est une langue de culture prestigieuse et une langue porteuse de grandes réalisations technologiques contemporaines ». Culture et communication d'un côté, obligations de modernité de l'autre, tels sont les deux pôles entre lesquels l'enseignement du français a toujours oscillé, en fait. Nous pourrions même remonter à l'aube de la nation et citer l'exemple du Bostonien John Adams (1735-1826), qui deviendra le deuxième président des États-Unis. Dans sa volumineuse correspondance se lit cette instante recommandation, faite à son épouse Abigail, d'étudier le français, langue qui deviendrait bientôt, écrit-il, « a necessary Accomplishment of an American Gentleman and Lady² ».

Pour reprendre une expression d'une célébrité douteuse aujourd'hui sur nos rives yankees, ce que nous pourrions également qualifier d'« exception culturelle » s'explique en partie par l'identification, traditionnelle depuis le XVIII^e siècle, du français à la culture ; mais cette exception résulte aussi du contexte particulier des États-Unis, où l'absence d'immigration massive d'origine française a permis d'éviter que s'exerce une discrimination envers une langue et une culture identifiées à une communauté locale, comme ce fut le cas pour l'italien et l'espagnol, par exemple. Et si, au tournant du siècle, lors de la naissance de l'université de recherche américaine sur le modèle germanique, l'allemand fut pour un temps le premier rival du français, sa diffusion a par la suite souffert en raison des deux guerres mondiales, de l'horreur du nazisme et de l'engagement des États-Unis contre l'Allemagne.

Le prestige du français a survécu aux deux vagues historiques de démocratisation qu'a connues l'enseignement supérieur aux États-Unis : d'abord, à la fin du XIX^e siècle, époque où les collèges confessionnels d'arts libéraux à l'anglaise se sont transformés en universités de recherche ouvertes aux enfants d'immigrés venus de toute l'Europe ; ensuite, après la Seconde Guerre mondiale, en particulier à la suite du *GI Bill*, qui a permis aux anciens

soldats d'avoir accès gratuitement aux études universitaires ; enfin massivement dans les années 1960, période au cours de laquelle la composition sociale de l'université américaine a changé une seconde fois.

L'entre-deux-guerres fut une période faste pour la chose française, pour les auteurs de la N.R.F. en particulier, qu'on a enseignés sans délai dans les collèges d'élite. Dans ce contexte angevin, nous pourrions citer l'exemple de René Bazin, dont certaines œuvres ont été traduites en anglais de son vivant – la plus connue en traduction étant non pas *La terre qui meurt* mais *Les Italiens d'aujourd'hui*. Par une coïncidence heureuse, il s'est trouvé que des mouvements intellectuels novateurs (existentialisme, nouveau roman, structuralisme, poststructuralisme) ont tour à tour pris le relais de la distinction culturelle et sociale pour donner un sursis au prestige du français et le maintenir à la hauteur des disciplines nobles ou majoritaires, telle que la philosophie, et même de les inspirer.

... à la commune « étrangèreté »

De nos jours, le français a perdu son aura de distinction ainsi qu'une bonne part de son influence. Après plusieurs siècles d'exception, la situation est aujourd'hui, dirons-nous, redevenue normale, et « le français devient une langue [étrangère] comme les autres³ », loin derrière sa rivale, l'espagnol, cependant.

En effet, aucun mouvement, littéraire ou théorique, séduisant – pour ne pas dire provocateur – n'a succédé au cours des dernières décennies aux écoles et aux modes qui attiraient vers la France. Car ce qui avait surtout séduit dans la pensée française jusqu'ici, explique Antoine Compagnon, c'était son radicalisme ou même sa perversion. De l'imposant De Gaulle (et son Vive le Québec libre ! à Montréal en 1967) à Derrida et à Foucault, la chose française était associée à l'excès, provoquant, *mutatis mutandis*, une sorte de *tremendum et fascinans*.

Victimes de leur succès, les dernières vagues culturelles venues de France ont désormais été assimilées par les universitaires américains et diffusées dans toutes les disciplines, mais au niveau élémentaire et en traduction. La pensée française appartient désormais au tronc commun et n'exerce plus aucun *leadership* intellectuel. Il se peut même, ajoute Compagnon, que le poststructuralisme ait été la dernière avant-garde théorique européenne, comme le surréalisme avait été la dernière avant-garde artistique du vieux monde.

Revenons un instant à Derrida : soixante-douze ans, une soixantaine de textes, des traductions en cinquante langues, vingt-cinq doctorats *honoris causa* dans les universités du monde entier, mais en France, des tirages à 5 000 exemplaires et ni chaire au Collège de France ni poste de professeur d'université.

En outre, depuis la fin des années 1960, le grand rêve du *melting pot*, c'est-à-dire du creuset à l'américaine, étant considéré comme un instrument

d'oppression des minorités, le multiculturalisme⁴ et ce que nous appelons aux États-Unis les *cultural studies* (les études culturelles) rivalisent désormais pour établir leur domination sur les humanités. L'accroissement de la fierté ethnique a fait en sorte que l'enseignement de la diversité culturelle est devenu une composante obligatoire des cours généraux du *core curriculum* offerts à tous les étudiants.

Il en résulte que le français souffre de nos jours du handicap de la *political correctness*. Comme l'Europe a longtemps représenté l'hégémonie, le colonialisme, l'impérialisme politique et puis culturel, le multiculturalisme est à peu près fatalement anti-européen, et le français est tout spécialement visé, puisque, d'une part, il est associé à l'élitisme et à la distinction plus que toute autre langue étrangère, et que, d'autre part, aucune communauté locale ne saurait le réclamer pour sien. Ce phénomène se produit même sur les rives de la Merrimack, à la naguère bénéfique force hydromotrice, et dans la cité au glorieux passé de Lowell, laquelle, avec l'aide d'une forte main d'œuvre émigrée du Québec, a vu naître la révolution industrielle aux États-Unis. Aujourd'hui, cette ville de quelque 110 000 habitants, où se trouve une constituante de l'Université du Massachusetts, revendique avec fierté son titre de « *All American City* » (américaine à 100 %) et se donne comme exemple de mosaïque culturelle réussie, dont la composante franco-américaine ne fait toutefois que s'estomper au fil des ans.

On a donc raison de s'inquiéter pour l'avenir du français aux États-Unis, tant en raison du climat idéologique particulier de l'Amérique contemporaine qu'au vu et au su des chiffres et des enquêtes qui nous montrent le dangereux déclin, au profit de l'espagnol, du nombre de personnes qui l'apprennent, au niveau secondaire d'abord, mais encore plus au niveau post-secondaire.

Du déclin ...

Voyons ce que disent les chiffres : une enquête de 1905 menée au niveau du secondaire révélait que 10,1 % des élèves apprenaient le français et 0 % l'espagnol. Vers le milieu des années 1960, les pourcentages s'équivalaient : 10,8 % apprenaient le français et 12,3 % l'espagnol. Trente ans plus tard, la proportion était la suivante : 9,3 % seulement suivaient des cours de français et 27,28 % des cours d'espagnol. Au niveau postsecondaire, le déclin est encore plus accentué. Les statistiques de l'AATF (*American Association of Teachers of French*) du milieu des années 1990 font état d'une chute de 45,8 %, sur une période de trois ans, du nombre d'étudiants en français ; comparativement à ceux qui étudient l'espagnol, leur proportion est alors de 1 sur 2,15. D'après une enquête de l'ACTFL (*American Council on the Teaching of Foreign Languages*), cette proportion est de 1 pour 3 ; autrement dit, trois fois plus de gens apprennent l'espagnol que le français⁵. L'enquête que j'ai moi-même menée récemment auprès d'enseignants du secondaire m'a révélé qu'il fallait en

réalité compter aujourd'hui quatre classes d'espagnol pour une classe de français.

Pourquoi cette préférence pour l'espagnol ? La réponse est sans ambiguïté : l'espagnol est à la fois plus facile et plus utile, affirment presque inmanquablement les *Freshmen* (étudiants de première année) que j'interroge au sujet de la langue étrangère qu'ils ont choisi d'apprendre, pour satisfaire à l'obligation faite à la majorité des étudiants en humanités et en sciences sociales au niveau intermédiaire. Ajouterai-je que j'ai posé cette question encore tout récemment à des jeunes de la région lowelloise admis à l'université ; d'ascendance franco-américaine, si j'en juge par leur nom de famille, ils avaient néanmoins choisi l'espagnol de préférence au français, même si l'un de leurs grands-parents parlait peut-être encore le français à la maison. Ceux-là n'ont apparemment aucun intérêt pour les *cultural studies* ou pour la chose française en particulier : la question de leurs racines ne les intéresse guère. Ils sont Américains, un point c'est tout⁶.

D'ailleurs, ce qui reste de français à Lowell est au musée, avec la machine à écrire de Jack Kerouac, ou sur la façade de quelques rares bâtisses, vestiges des « petits Canadas » d'antan, le plus souvent reconverties. Exemple éloquent : à quelques *blocks* d'un des campus de l'université, l'église-mère des Franco-Américains, celle-là même qui avait accueilli en octobre 1969 la dépouille mortelle du roi de la *beat generation* à la sulfureuse légende, n'est plus celle de la « paroisse Saint-Jean Baptiste » mais plutôt celle de la « Parroquia Nuestra Señora del Carmen ». Mammon et son dollar tout puissant font exception : en face de feu l'église-mère des Franco-Américains se trouve toujours la très prospère Banque populaire franco-américaine, dont la carte de crédit porte glorieusement le nom de Jeanne d'Arc Credit Union.

... au défi

Ce défi, en simplifiant, pourrait se ramener à deux missions : la première, admirablement menée par les services de l'AATF – dont les 75^e assises annuelles tenues en juillet 2002 à Boston avaient pour thème « Le français change mais ne vieillit pas » – conjointement avec les services culturels de l'Ambassade de France, pourrait s'intituler la reconquête du français. La seconde, à laquelle j'ose me considérer participant actif et enthousiaste – j'emprunte ici à Jacques Pécheur, ancien directeur du *Français dans le monde* – consiste à « apprivoiser le multimédia et les nouveaux écrans du savoir⁷ ».

Exemple de reconquête : plutôt que d'entrer en concurrence avec l'espagnol, qui est *de facto* la seconde langue des États-Unis, démontrons à nos étudiants que le français est également utile, utile en particulier pour l'étude de l'anglais, dont au moins 10 000 mots ont été empruntés au français, seulement aux XII^e et XIII^e siècles. L'espagnol a bien sûr contribué à enrichir le vocabulaire anglais, mais cette contribution est sans comparaison avec le français. Et puis l'espagnol (de même que le portugais) a cette particularité qui le distin-

gue des autres langues romanes et accentue sa différence avec l'anglais : 9% de son vocabulaire vient de l'arabe.

Démontrons aussi que le français (et l'étude *per se* des langues étrangères) est profitable. Il a été prouvé, par exemple, que cinq ans d'étude d'une langue – n'importe quelle langue étrangère – par comparaison à l'étude de toute autre matière, était associée à des scores supérieurs lors des tests SAT (*Scholastic Aptitude Tests*) ; or l'excellence des résultats à ces tests est, pour l'instant encore, la condition *sine qua non* d'admission non seulement à l'université en général mais à celle de son choix, dans le cas des universités d'élite. Il a également été démontré que les élèves qui continuent d'étudier les langues étrangères développent une facilité accrue pour l'acquisition et la logique des langues artificielles de l'informatique.

À propos d'informatique, est-il besoin de rappeler que les deux langues principales du cyberspace sont l'anglais et le français ? Faut-il rappeler également que la France possède, avec Thomson-CSF, la seconde société électronique de défense en importance dans le monde ? Qu'Alcatel, malgré ses récents déboires boursiers, demeure le premier distributeur mondial de pièces électroniques détachées ? Que, du point de vue de la recherche de pointe, le plus grand nombre de séminaires sur la recherche cardiaque et les procédures chirurgicales tenus en dehors des États-Unis ou du Canada a lieu en France ?

En dépit du handicap de la *political correctness* et de l'impérialisme culturel du français, cette langue demeure celle que les hommes et femmes d'affaires d'une certaine classe aimeraient pouvoir parler, celle qui donnerait du lustre à leur vie sociale, culturelle ou professionnelle, si l'on en croit les magazines où ils répondent à des questions à ce sujet. Pourquoi répondent-ils invariablement le français ? Pour des raisons aussi banales que celle de pouvoir prononcer correctement sur le menu d'un restaurant chic le nom du plat sélectionné ou du vin choisi.

La seconde mission de reconquête vise donc à apprivoiser le multimédia et les nouveaux écrans du savoir. Le numérique permet de multiplier l'offre linguistique. Le DVD, par exemple, offre le même film en versions originale, sous-titrée ou doublée, au choix. Mais, ajouterai-je, nous sommes privilégiés, aux États-Unis comme au Canada ; nous disposons d'Internet à haute vitesse, aussi bien à domicile qu'en salle de cours, et le multimédia n'a plus besoin d'être apprivoisé : il fait désormais partie du *cursus* quotidien. Personne n'a besoin de convaincre l'enseignant qui se veut à la page que les nouvelles technologies sont les meilleures alliées du professeur de langue étrangère. Non seulement « surfer sur le web » en français – oui, les puristes doivent se résigner à ces calques pratiques de l'anglais au français – renforce la langue de l'apprenant, mais on peut aussi se servir d'Internet à tous les niveaux d'enseignement du français, de la grammaire à la composition.

Osons conclure en nous distançant de la perspective de marginalisation du français évoquée par Antoine Compagnon, fort de sa propre expérience aux États-Unis et de son enseignement à la distinguée Columbia University.

Nous sommes vraisemblablement à la veille d'une redistribution des disciplines, comparable à celle qui a eu lieu à la fin du XIX^e siècle et qui a vu le latin et le grec, jusqu'alors le bagage essentiel de l'honnête homme, marginalisés dans des départements de langues classiques, [...]. Lors de la prochaine redistribution, la meilleure chose qui pourrait arriver au français [...] serait à mon sens de rejoindre les départements de langues classiques⁸.

Toutefois, faire du français une autre langue classique semble non seulement être une vue facile de l'esprit mais garde encore, à mon sens, un certain relent d'impérialisme culturel. Est-il besoin de rappeler avec Littré que les grammairiens anciens appelaient écrivains ou poètes classiques ceux qu'ils mettaient dans la première classe, et qui, de là allaient être regardés comme modèles ? Voilà surtout, me semble-t-il, un raisonnement bien français. Mon atavisme paysan et mon point de vue de Français-Américain, condamné par la nécessité des temps à l'innovation permanente, me font préférer la voie des études culturelles et le défi des cybercours, défi qui a été, je le concède, un exercice ardu d'apprentissage mais aussi d'enrichissement.

Sans doute la belle expression de « toile tissée sur le monde » apparaît-elle plus poétique que *www* (*world wide web*). Cependant, si l'on remonte à l'origine des mots toile et web, l'image est la même : celle du va-et-vient de la vague ou de la navette du métier à tisser. L'étymologie nous rappelle également que le latin *texere*, qui veut dire tisser et nous a donné le mot toile, nous a aussi donné le mot texte ; deux mots dont le français comme l'anglais nous rappellent la proximité dans *text(e)* et *textile*.

On me posera peut-être cette question : Internet représente-t-il l'hégémonie américaine ? – 45 % du trafic dans Internet se fait aujourd'hui en anglais. Plutôt que de nous en plaindre, apprécions-en l'utilité et la commodité. Internet permet en particulier à la culture française de se véhiculer d'une manière qu'elle n'a encore jamais connue. Pour ce qui est de la langue elle-même, les Américains instruits sont très conscients de ne connaître qu'une seule langue, mais il s'en trouve un bon nombre qui sont fiers de dire qu'ils ont étudié le français.

J'ai commencé en citant un homme politique, John Adams. Je terminerai en rapportant la réponse suivante de Condoleezza Rice, conseillère noire du Président des États-Unis en matière de sécurité nationale, mais aussi pianiste de talent et spécialiste du russe. Quand elle était étudiante à Denver, au Colorado, et qu'un professeur a entrepris d'exposer une théorie sur la supériorité intellectuelle des Blancs, elle s'est levée pour lui lancer : « Celle qui parle le français, ici, c'est moi. Celle qui joue Beethoven, c'est moi. Je possède votre culture mieux que vous. Ce sont des choses qui s'enseignent »⁹.

Et sans doute que sans Internet, qui m'a permis de consulter en deux clics de souris les archives du *Monde*, moi-même je n'aurais pas découvert l'article de Patrick Jarreau d'où est tirée cette citation. Vive donc Internet et vive le français !

NOTES

1. Cet article reprend le texte d'une communication présentée lors du colloque des 2^e Lyriades de la langue française, « Quelles perspectives pour la langue française en France et dans le monde? » tenu au « petit Liré » de Joachim du Bellay, le 28 septembre 2002.
2. *Diary and Autobiography of John Adams*, Harvard University Press, 1961. Cité par Laurence Wylie, « French Sails Into Boston », *The French Review*, The Bicentennial Issue, vol. XLIX, n° 6, 1976, p. 893.
3. Antoine Compagnon, « Pourquoi le français devient une langue comme les autres », *Le Débat*, n° 104, 1999, p. 95-105. Cet article reprend en partie « L'état des études françaises aux États-Unis. À la recherche d'un nouveau statut », *France-Amérique*, 24 février -1^{er} mars 1996, p. L-N.
4. Sur l'échec du *melting pot* et la montée du multiculturalisme, on pourra lire : « États-Unis : le « melting pot » en échec » : <www.FranceAmerique.com/infos/dossier/Multiculturalisme/dossier21.htm>.
5. Statistiques fournies par l'AATF *National Bulletin*, septembre 1999 et novembre 2000.
6. Lire à ce sujet « The Unhyphenating of America », *The Boston Globe*, 31 mai 2002. « Four centuries after the Pilgrims reached Plymouth Rock, European-Americans are cutting their ancestral roots. In the last decade, the number of Americans who said they were English, Irish, or from another European derivation dropped by at least 32 million, according to new Census 2000 data. Six million more people than ten years ago, about 20 million, listed their ancestry as « American », or « USA ». And millions more left it blank. (« L'Amérique se défait de son trait d'union ». Quatre siècles après l'arrivée des Pèlerins au rocher de Plymouth, les Euro-Américains coupent leurs racines ancestrales. Selon les résultats du dernier recensement (année 2000), le nombre d'Américains qui, au cours de la dernière décennie, se disaient Anglais, Irlandais, ou d'une autre souche européenne, a diminué d'au moins 32 millions. Six millions de plus qu'il y a dix ans, c'est-à-dire environ 20 millions de personnes, ont indiqué qu'ils étaient d'ascendance « américaine » ou des « USA ». Et des millions d'autres ont simplement laissé la case en blanc.) [Ma traduction].
7. « Le français : dans la concurrence, avec ses atouts », *Le français dans le monde*, n° 311, juillet-août 2000 : <www.fdlm.org/fle/article/311/pecheur.html>.
8. « L'état des études françaises aux États-Unis. À la recherche d'un nouveau statut », p. N.
9. Patrick Jarreau, « Condoleezza, l'ombre de "W" », *Le Monde*, 4 janvier 2002 : <www.lemonde.fr>. Extrait : « Elle aime l'intelligence, le pouvoir et l'argent. Elle est la conseillère pour la sécurité nationale du président George W. Bush. Elle s'appelle Condoleezza Rice. Portrait d'une inconnue toute-puissante ».